



Néologismes de fantaisie /
Not your average neologisms

Le RTE, un réseau aux dimensions humaines /
The NTE: Professional connections on a human scale

Préséance & ligatures

Personnages colorés, privilèges et brillantes réparties /
Colourful personalities, perks and brilliant comebacks

Algunos ejemplos de renovación neológica de la terminología
en el área temática de la Economía actual

De l'Afrique /
Out of Africa

Lumières sur un laissé-pour-compte : le terme *hakupik*

Pour traduire Twitter /
Translating tweets

La langue et l'oreille : Vous êtes dur d'oreille? Non, c'est dur pour l'oreille



Jean Delisle, MSRC/FRSC

Translation: Emma Harries

À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Les traducteurs fédéraux, 1867-1967 (I)

Federal translators, 1867–1967 (I)

Personnages colorés, privilèges et brillantes réparties

Colourful personalities, perks and brilliant comebacks

« *Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres.* »

Alexis de Tocqueville

“*When the past no longer illuminates the future, the spirit walks in darkness.*”

Alexis de Tocqueville

Depuis la Confédération, les premiers traducteurs ayant exercé leur métier sur la colline du Parlement et dans les divers ministères de la Capitale ont acquis, au fil des ans, la réputation de spécialistes de la langue et de la traduction. À une époque où les ouvrages de référence sont encore rares et les aides informatiques à la traduction inexistantes, ils ont posé les premières pierres de la renommée dont jouit aujourd'hui le Bureau de la traduction. La réputation de ce centre d'excellence, à qui l'on a confié la gestion du Portail linguistique du Canada, déborde nos frontières, grâce, entre autres, au rayonnement international de *TERMIUM Plus*[®], sa banque de terminologie.

After Confederation, the first translators to ply their craft on Parliament Hill and in various departments in the capital acquired, over the years, a reputation as language and translation specialists. At a time when reference works were still rare and automated translation tools non-existent, they laid the foundation for the esteem that the Translation Bureau enjoys today. This centre of excellence, which is responsible for managing the Language Portal of Canada, has a reputation that extends beyond our borders for many reasons, including *TERMIUM Plus*[®], its renowned terminology bank.

Dans une série d'articles consacrée aux traducteurs fédéraux qui couvrira la période de 1867 à 1967, j'aimerais sortir de l'ombre ces premiers artisans de la traduction parlementaire et administrative. Cette rétrospective historique sera l'occasion d'évoquer les modalités d'embauche et les conditions de travail qui avaient cours à l'époque, et d'esquisser le portrait de quelques personnages colorés du premier siècle de traduction officielle à Ottawa.

In a series of articles on federal translators that will cover the period from 1867 to 1967, I would like to shine a spotlight on these first artisans of parliamentary and administrative translation. This historical retrospective will provide an opportunity to look back at the hiring practices and working conditions at the time and to sketch a portrait of a few colourful characters from the first century of official translation in Ottawa.

Ces traducteurs aiment manier la plume – beaucoup sont écrivains, poètes ou journalistes – et animent la vie littéraire et culturelle dans la Capitale. Leur contribution à la vie professionnelle est importante également. On leur doit la création des deux premières associations de traducteurs : le Cercle des traducteurs des livres bleus (1919) et l'Association technologique de langue française d'Ottawa (1920), de même que la création des premiers cours de traduction. Ces regroupements ont fait naître dans leurs rangs un esprit de corps et conduit à leur reconnaissance par le reste de la fonction publique, les associations professionnelles et les syndicats, dont l'Institut professionnel de la fonction publique.

These translators had a way with words—many were writers, poets or journalists—and were actively involved in the capital's literary and cultural scenes. They also made a significant contribution to the profession by creating the first two translators' associations, the Cercle des traducteurs des livres bleus (1919) and the Association technologique de langue française d'Ottawa (1920), as well as setting up the first translation courses. These groups fostered an esprit de corps within their ranks and led to translators' recognition by the rest of the public service, other professional associations and the unions, including the Professional Institute of the Public Service of Canada.

L'« âge d'or » de la traduction

Écrivain, lexicographe et homme de vaste érudition, Hector Carbonneau (1889–1962), qui fut à la tête du service de la Traduction générale¹ pendant plus de trente ans, a qualifié la période antérieure à la centralisation des services de traduction (1867–1934) d'« âge d'or de la traduction² ». Le qualificatif est bien choisi si l'on entend par cette expression une période où le nombre de traducteurs est relativement restreint – il est inférieur à cent en 1934 – et où presque tous se connaissent. Ces traducteurs, majoritairement canadiens-français, se côtoient dans les réunions mondaines et lors d'activités organisées par les sociétés littéraires, culturelles ou professionnelles. À une époque de grande religiosité, il y a parmi eux de fervents croyants, d'irréductibles athées et de farouches anticléricaux.

Si beaucoup d'entre eux entretiennent des relations amicales en dehors de leurs activités professionnelles, il y en a quelques-uns qui nourrissent de solides inimitiés. La chose est inévitable lorsque les personnalités fortes, les idées et les opinions politiques s'entrechoquent. Mais dans l'ensemble, on peut dire que ces artisans de la traduction forment une société de lettrés assez homogène et que la bonne entente règne parmi eux. On compte dans leurs rangs des avocats, des médecins, des bacheliers ès arts issus des collèges classiques et des journalistes, beaucoup de journalistes.

La présence féminine

En revanche, on note une faible proportion de femmes. Dans les années 1940, elles ne représentent encore que 14 % du personnel « traduisant ». Celles qui s'y engageront travailleront d'abord dans les ministères, où les services de traduction commencent à faire leur apparition à partir des années 1900. Il faut attendre, toutefois, la fin des années 1930 pour qu'une femme soit traductrice aux Débats.

Évelyne Bolduc (1888–1939) est la première. Fille du président du Sénat, l'honorable Joseph Bolduc, elle fait des études à l'Université Yale et, en 1915–1916, recueille des contes et des chansons folkloriques avec l'anthropologue Marius Barbeau. Au début des années 1930, elle entre aux Livres bleus et son contrat est renouvelé chaque année. Alors qu'elle est traductrice des Procès-verbaux du Sénat, de 1935 à 1937, elle est reçue à l'examen de recrutement du Bureau, mais on ne lui offre pas de poste. Elle accède finalement à la Division des débats en 1937, où elle reste jusqu'à son décès en 1939³.

The “golden age” of translation

Hector Carbonneau (1889–1962), a writer, lexicographer and man of great learning who headed up the General Translation Service¹ for over 30 years, described the period before translation services were centralized (1867–1934) as the “golden age of translation.”² This is an apt description as it suggests a period during which there was a relatively limited number of translators—fewer than 100 in 1934—and almost all of them knew each other. These translators, for the most part French-Canadian, rubbed shoulders at social gatherings and activities organized by literary, cultural and professional societies. At a very religious time, they included fervent believers, unwavering atheists and rabid anticlericals.



Fig. 1 Hector Carbonneau

While many of them were on friendly terms outside their professional lives, a few harboured bitter enmity toward each other. This is inevitable when strong personalities, ideas and political opinions collide. On the whole, however, one could say that these translation artisans formed a fairly homogeneous and harmonious society of men of letters. Among their ranks could be found lawyers, doctors, bachelors of arts who had been educated at the classical colleges, and journalists—many journalists.

The female presence

But the proportion of women translators was small. By the 1940s, they represented only a modest 14% of all translation staff. Those who took up translation worked initially in the departments, where translation units began to appear in the early 1900s. Not until the end of the 1930s, however, did a female translator join Debates.

Évelyne Bolduc (1888–1939) was her name. The daughter of the Speaker of the Senate, the Honourable Joseph Bolduc, she was educated at Yale University and, in 1915–1916, collected folk tales and songs with anthropologist Marius Barbeau. In the early 1930s, she joined the Blue Book section, and her contract was renewed annually. While she was translating the Senate proceedings, from 1935 to 1937, she passed the Bureau's recruitment exam but was not offered a position. In 1937, she finally joined the Debates Division, where she remained until her death in 1939.³

En 1943 arrive Rosette Renshaw (1920–1997), traductrice depuis un an au ministère des Services nationaux de guerre. Elle avait obtenu un baccalauréat ès arts de l'Université McGill en 1942. Autres temps, autres mœurs, les épouses des traducteurs des Débats, qui, comme on le sait, travaillaient de nuit, voyaient d'un mauvais œil qu'une femme passe ses nuits en compagnie de leurs maris... Elles nourrissaient une secrète méfiance teintée de jalousie envers cette femme qui avait réussi à s'introduire dans ce château fort masculin⁴. Rosette Renshaw restera aux Débats jusqu'en juin 1951. Après son départ, elle poursuivra ses études et fera carrière en enseignement à l'Université d'État de New York, campus de New Pfalz.

La voie ayant été ouverte par ces deux pionnières, d'autres femmes marchèrent sur leurs traces et firent partie de l'équipe des Débats : 1949 : Gabrielle Saint-Denis; 1950 : Irène de Buisseret; 1952 : Irène Arnould et Marie-Blanche Fontaine.

Formation et innovations

En l'absence d'écoles de formation, c'est entre collègues que les recrues s'initient aux arcanes de la traduction administrative. Un petit nombre profite des cours du soir en traduction que Pierre Daviault (1899–1964) donne à l'Université d'Ottawa à partir de 1936.

En 1940, la Société des traducteurs de Montréal commence à offrir des cours du soir, elle aussi; deux ans plus tard, ces cours sont placés sous l'égide de l'Université McGill. Un Institut de traduction voit aussi le jour à Montréal en 1941 à l'initiative de Jeanne Grégoire et de Georges Panneton. L'Institut est intégré au service de l'éducation permanente de l'Université de Montréal dans les années 1960. Jusqu'en 1967, ce sont les seules formations en traduction offertes au pays. Elles attirent surtout des secrétaires soucieuses de parfaire leur connaissance de l'anglais et des employés de bureau à qui l'on confie des travaux de traduction dans les entreprises. Comme nous le verrons, les premiers traducteurs fédéraux venaient davantage des salles de presse que des salles de cours.

L'année 1967 marque une rupture, la fin d'une époque que d'aucuns seraient tentés de qualifier aussi d'« âge héroïque de la traduction », car, comme nous verrons, le feuilleton de la traduction au sein de l'administration fédérale est ponctué d'épisodes mouvementés et de gestes d'éclat qui ont fait les manchettes et soulevé les passions.

In 1943, along came Rosette Renshaw (1920–1997), who had worked as a translator for a year in the Department of National War Services after obtaining a Bachelor of Arts degree from McGill University in 1942. Since the Debates translators worked nights, their wives took a dim view of the fact that a woman was spending her nights in the company of their husbands—how times have changed. They were secretly and jealously distrustful of this woman who had managed to enter this men's club.⁴ Rosette Renshaw would remain at Debates until June 1951, after which she continued her studies and made a teaching career for herself at the State University of New York, New Pfalz campus.



Fig. 2 Rosette Renshaw et/and Pierre Daviault



Fig. 3 Gabrielle Saint-Denis

Other women would follow in the steps of these two trailblazers and join the Debates team: Gabrielle Saint-Denis in 1949; Irène de Buisseret in 1950; and Irène Arnould and Marie-Blanche Fontaine in 1952.

Education and innovations

In the absence of translation schools, recruits were introduced to the mysteries of government translation by their colleagues. A few took advantage of evening courses in translation given by Pierre Daviault (1899–1964) at the University of Ottawa starting in 1936.

In 1940, the Montréal Translators' Society also began offering evening courses; two years later, the courses were moved to McGill University. In 1941, the Institute of Translation in Montréal was founded at Jeanne Grégoire and Georges Panneton's initiative. This institute was incorporated into the University of Montréal's continuing education department in the 1960s. Until 1967, those were the only places in Canada offering translation courses. They attracted mostly secretaries interested in improving their English and office employees who had been given translation work at their companies. As we will see, the first federal translators came more from press rooms than classrooms.

In 1967, everything changed and the period that some would be tempted to call the "heroic age of translation" came to an end, since, as we will see, the translation saga in the federal government would be punctuated by rocky episodes and dramatic gestures that made headlines and ignited passions.

En cent ans, les seules innovations technologiques dont les traducteurs fédéraux ont profité sont la *machine à écrire*, commercialisée à partir de 1873 aux États-Unis⁵ – dans les premières années de la Confédération, on n’entendait pas le cliquetis des machines à écrire des traducteurs sur la Colline pour la simple raison que ces machines n’existaient pas encore – et la *machine à dicter*, importée de New York en 1953 par le surintendant Aldéric-Hermas Beaubien (1890–1985).

Une date charnière

L’histoire des traducteurs fédéraux comporte donc deux grandes périodes : avant et après 1967.

La traduction connaît, en effet, un essor spectaculaire après l’Exposition universelle de Montréal, caractérisée par une grande effervescence culturelle et une ouverture sans précédent sur le monde. Dès 1968, répondant à l’invitation du Secrétariat d’État qui crée un programme de bourses en traduction afin de favoriser le recrutement de traducteurs⁶, l’Université de Montréal met sur pied le premier programme universitaire de formation de traducteurs – une licence qui sanctionne trois années d’études.

Les programmes de formation se multiplient rapidement pour remédier à la pénurie de traducteurs qui sévit alors au pays. Les chiffres sont éloquentes. Entre 1968 et 1984, un nouveau programme universitaire de traduction voit le jour tous les ans, un nouveau baccalauréat, tous les deux ans et une nouvelle maîtrise, tous les quatre ans. Le marché est porteur.

Dans le sillage de la Commission royale d’enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, l’adoption, en 1969, de trois lois à caractère linguistique⁷ a eu des répercussions considérables sur l’évolution de la traduction, en général, et du Bureau des traductions, en particulier. D’ailleurs, ce Bureau a toujours constitué un excellent baromètre des progrès du bilinguisme officiel au Canada. En moins de dix ans, soit de 1964 à 1973, son budget explose littéralement, passant de deux à quinze millions de dollars, et son personnel fait un bond de 339 à 1118 fonctionnaires.

Une croissance tous azimuts

Cette croissance fulgurante s’accompagne de deux restructurations majeures du service – la première a lieu en 1967 –, d’une reclassification des traducteurs et de l’adoption, en 1968, d’un règlement d’application de la *Loi concernant le Bureau des traductions*. Plus que jamais, la traduction est vue dans les officines du pouvoir comme une réalité indissociable de la vie politique canadienne et des grandes orientations en matière de bilinguisme officiel.

For 100 years, the only technological innovations that benefited federal translators were the *typewriter*, first marketed in 1873 in the United States⁵—during the early years of Confederation, the clicking of translators’ typewriters could not be heard on the Hill for the simple reason that typewriters had not yet been invented—and the *dictaphone*, imported from New York in 1953 by Superintendent Aldéric-Hermas Beaubien (1890–1985).

A turning point

The history of federal translators can therefore be broken down into two major periods: before and after 1967.

Translation took off in a spectacular way after the Montréal World’s Fair, Expo 67, a culturally vibrant event that showcased Canada to the world as never before. In 1968, in response to an invitation by the Department of the Secretary of State, which had created a translation bursary program to encourage the recruitment of translators,⁶ the University of Montréal set up the first university translation program, which conferred a three-year degree.

The number of educational programs multiplied quickly to address the shortage of translators in Canada at the time. The figures speak for themselves. From 1968 to 1984, a new university translation program was created every year, a new bachelor’s degree, every two years, and a new master’s degree, every four years. The market was booming.

In 1969, in the wake of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism, three language-related pieces of legislation⁷ were enacted, having a major impact on the evolution of translation in general and the Bureau for Translations in particular. The Bureau has always been an excellent gauge of the progress of official bilingualism in Canada. In less than 10 years, from 1964 to 1973, its budget literally exploded, jumping from \$2 million to \$15 million, and its workforce leapt from 339 to 1,118 employees.

Growth in all directions

This explosive growth was accompanied by two major reorganizations: a reclassification of translators in 1967 and the enactment of regulations to implement the *Act respecting the Bureau for Translations* in 1968. More than ever, translation was seen in the halls of power as an inherent part of political life in Canada and key to the overall aims of official bilingualism.

On envisage même la création d'un ministère de la Traduction⁸. Si l'idée, lancée en 1965 à la Chambre des communes par le député de Trois-Rivières Léon Balcer, séduit le premier ministre Lester B. Pearson, elle reste sans lendemain.

Les années subséquentes voient se développer la terminologie à la faveur de la francisation des entreprises au Québec⁹ et de la décision du Cabinet du 7 novembre 1974, décision qui élargit le mandat du Bureau en l'investissant d'un droit de regard sur la qualité et l'évolution de la langue administrative et sur sa normalisation. Elles voient aussi se multiplier les revues et les ouvrages spécialisés en traduction, se succéder à un rythme effréné les colloques sur la traduction et la terminologie, germer l'idée de recourir à la traduction automatique pour accélérer la production¹⁰, naître les outils de la bureautique, les banques de terminologie et la traductique et se ramifier la Toile aux ressources incomparables.

Parallèlement, à partir de 1967, on assiste au relèvement substantiel du traitement des traducteurs fédéraux et à l'intensification des démarches en vue d'obtenir des législateurs provinciaux la reconnaissance professionnelle, démarches qui aboutiront à l'obtention du titre réservé dans trois provinces. La profession se féminise également, tendance qui s'accroît dans les années 1980 et 1990.

Hormis la création de cours du soir en traduction et de deux organes de traduction¹¹, tous les changements énumérés ci-dessus sont postérieurs à 1967. Le contexte dans lequel s'exerce le métier de traducteur après cette date charnière est radicalement différent de ce qu'il a été au cours des cent années antérieures.

Notre première incursion chez les traducteurs fédéraux nous révélera quelques-uns des privilèges auxquels ils avaient droit et sera pimentée de quelques anecdotes savoureuses. Sans plus de préambule, immergeons-nous donc dans l'esprit de cette époque qui dégage le charme des vieilles photos jaunies ou d'anciennes cartes postales.

Les privilèges

Entré au service de l'administration fédérale en 1911 et promu traducteur en 1922, Hector Carbonneau se souvient que le personnel de la Division des débats et de la Division des lois, les deux plus prestigieuses du service, jouissait d'une grande liberté, sans doute en raison des liens de proximité qui les rattachaient aux députés, aux ministres et aux sénateurs qu'ils côtoyaient sur la Colline et dont ils traduisaient les propos quotidiennement.

Even the creation of a Department of Translation was considered.⁸ Although the idea, which was put forward in 1965 in the House of Commons by Trois-Rivières MP Léon Balcer, appealed to Prime Minister Lester B. Pearson, it did not go any further.

The years that followed saw the development of terminology, owing to the increasing use of French in Quebec's private sector⁹ and a Cabinet decision on November 7, 1974, that expanded the Bureau's mandate to include responsibility for the quality and evolution of administrative language and its standardization. These years also witnessed a sharp increase in the number of specialized translation journals and reference works, a host of translation and terminology conferences, the emergence of the idea to use machine translation to speed up production,¹⁰ the development of office automation tools, terminology banks and computer-assisted translation, and the rise of the Web with its unrivalled resources.

During the same period, beginning in 1967, federal translators saw a significant increase in their salaries, and steps to obtain professional recognition from provincial legislatures were intensified,—ultimately leading to the creation of a reserved title in three provinces. Women were also entering the profession in larger numbers, a trend that grew in the 1980s and 1990s.

Apart from the evening courses in translation and the two translation publications that were created,¹¹ all of the above changes took place after 1967. The context in which the translation profession was practised after this turning point was radically different from what it had been during the previous 100 years.

Our first glimpse into the world of federal translators will reveal some of the perks they enjoyed, along with a few amusing anecdotes. Without further introduction, let's immerse ourselves in the spirit of the times reflected in charming old yellowed photos and faded postcards.

Perks

Hector Carbonneau, who joined the federal government in 1911 and was promoted to the position of translator in 1922, remembered how the staff in the two most prestigious divisions, Debates and Laws, enjoyed great freedom, no doubt owing to their proximity to and relations with the members of Parliament, ministers and senators whom they worked alongside on the Hill and whose words they translated on a daily basis.

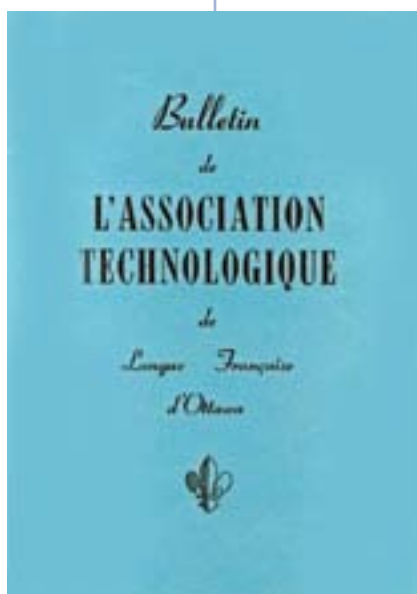


Fig. 4 Bulletin de l'ATLFO / ATLFO bulletin

Ce personnel « avait libre accès à tous les avantages offerts aux parlementaires : bibliothèque du Parlement, salle de lecture, tribune spéciale [à la Chambre des communes], sans compter la tant regrettée taverne de la Chambre réduite en cendres lors de l'incendie du Palais du Parlement le 3 février 1916¹² ». Comme le monde était en guerre, on y a vu l'œuvre d'une main criminelle allemande, mais ces soupçons n'ont jamais pu être corroborés¹³. La *taverne*, dont parle Hector Carbonneau, était située au sous-sol. On la désignait de divers noms : *salle des rafraîchissements*, *salle du bar*, *bar*, *buvette* et *tabagie*.

La liste des privilèges accordés aux traducteurs avant la centralisation ne s'arrête pas là. Laissons Rodolphe Girard (1879–1956) en énumérer quelques autres :

À chaque session, les sénateurs, les députés, les correspondants parlementaires et les traducteurs des deux Chambres recevaient de grosses mallettes bourrées de papeterie de luxe et de divers articles de choix, tels que sacs, nécessaires à ouvrage et de toilette, canifs, stylos, porte-monnaie et le reste. [...] En outre, le service de la papeterie et d'articles de bureau, amplement pourvu [...], était à notre disposition. Avec la simple signature du greffier de la Chambre, nous pouvions nous munir d'objets dont nous eussions facilement pu nous passer. [...] J'ai devant les yeux, sur ma table de travail un superbe classeur en chêne, que j'ai obtenu de ce service de l'État. Nous jouissions du privilège de la franchise postale, même pour les lettres recommandées¹⁴.

Par les lettres personnelles qu'ils s'échangent sur le papier à en-tête de la Chambre des communes, des traducteurs de l'époque, dont Toussaint Gédéon Coursolles, Achille Fréchette, Louis Laframboise et Hector Carbonneau, nous fournissent la preuve tangible de ce que Rodolphe Girard qualifie, avec le recul, de « générosité mal inspirée de l'administration¹⁵ ».

Certains traducteurs, semble-t-il, usaient de leur liberté de manière plutôt insolite. Musicien à ses heures, le chef de la Division des lois, l'avocat Oscar Paradis (1874–1937), avait pris l'habitude d'arriver au bureau à 7 h du matin et de se mettre aussitôt au travail. Vers 11 h, il posait son crayon, sortait son violoncelle d'une grande armoire et se mettait à promener son archet sur son instrument dont il tirait des interprétations de Bach, Boccherini ou Brahms¹⁶. L'histoire ne dit pas, toutefois, si ses collègues appréciaient ce récital quotidien. On peut le penser, car les traducteurs sont en général de fins mélomanes, eux qui sont particulièrement sensibles à l'euphonie et au rythme des phrases.



Fig. 5 Oscar Paradis (assis/seated) et/and Uldéric Tremblay

These employees “[Translation] had free access to all the conveniences available to parliamentarians: the Library of Parliament, the reading room, the special gallery [in the House of Commons], not to mention the sorely missed House tavern, which was reduced to ashes when fire destroyed the Parliament buildings on February 3, 1916.”¹² Since the fire occurred during World War I, a German act of sabotage was suspected, but this suspicion was never corroborated.¹³ The *tavern* mentioned by Hector Carbonneau was located in the basement and variously called the *refreshments room*, *barroom*, *bar*, *taproom* and *tobacconist's*.

The list of perks that translators enjoyed prior to centralization does not end there. A few others were described by Rodolphe Girard (1879–1956):

[Translation] Every session, the senators, members of Parliament, parliamentary correspondents and translators from both Houses received huge cases bursting with top-quality stationery and various fine products, such as valises, sewing kits, toiletries, pocket knives, pens, wallets, etc.... We also had access to the stationery and office supply storeroom, which was amply stocked.... With just the Clerk of the House's signature, we could obtain things that we could have easily done without. ... At this very moment, I have on my worktable a superb oak file cabinet that I obtained from this government service. We enjoyed free postage, even for registered letters.¹⁴

Through the personal letters they exchanged on House of Commons letterhead, the translators of that time, such as Toussaint Gédéon Coursolles, Achille Fréchette, Louis Laframboise and Hector Carbonneau, provide us with tangible evidence of what Rodolphe Girard described in retrospect as misplaced government generosity.¹⁵

Some translators, so it seems, took advantage of their freedom in rather unusual ways. The head of the Laws Division, lawyer Oscar Paradis (1874–1937), who was also a musician in his spare time, habitually arrived at the office at 7:00 in the morning and started work right away. Around 11:00 a.m.,

he would put down his pencil, pull his cello out of a large cabinet and, gliding his bow across the instrument, play works by Bach, Boccherini or Brahms.¹⁶ It is not known, however, whether his colleagues appreciated this daily recital. It is possible they did, since translators, given their heightened perception of pleasing sounds and flowing sentences, generally appreciate fine music.

Des squatteurs sur la Colline

Pendant la crise des années 1930, deux traducteurs de Montréal voulurent, par souci d'économie, éviter de louer une chambre à Ottawa. À l'époque, les traducteurs, surtout ceux des services parlementaires, ne résidaient pas tous dans la Capitale. Certains n'y venaient que pour la durée des sessions. Nos deux fins renards, Charles Édouard Duckett (1886–1964) et Eduard Maubach (1894–1955), réussirent à introduire un canapé dans un grand local à débarras de l'édifice de l'Ouest, et c'est sur ce lit de fortune – eux qui n'en avaient pas – que nos deux compères passaient leurs nuits.

Leur stratagème fonctionna à merveille jusqu'au jour où l'un d'eux s'étant levé un soir pour aller là où même un roi ne peut envoyer son valet se retrouva face à face avec les femmes de ménage qui, saisies de panique, s'empres-sèrent de dénoncer les intrus¹⁷. On ignore ce qu'il advint du canapé.

Quant aux deux squatteurs, leur système D n'ayant pas le caractère d'une honteuse prévarication, on ne leur en tint pas rigueur et ils conservèrent leur poste. Duckett sera plus tard promu chef du service de traduction du Conseil privé et Maubach restera, jusqu'à la fin de la guerre, le seul traducteur de la Division des langues étrangères, où il finira d'ailleurs sa carrière.

Du tac au tac

Les traducteurs ont cette réputation, nullement surfaite, d'être de fins lettrés et des gens d'esprit qui savent jongler avec les mots dont ils connaissent les moindres subtilités. Quotidiennement, ils en soupèsent les nuances et les effets avec « un jeu d'invisibles, d'intellectuelles balances aux plateaux d'argent¹⁸ ».

Rodolphe Girard eut un jour une prise de bec avec Pierre Daviault qui lui dit : « Mon cher confrère, vous commettez un anglicisme. » L'auteur de *Marie Calumet* lui répond : « Sachez, savant collègue, que je sais mon français. » — « Votre français? Évidemment. Mais c'est le français, qu'il faut connaître¹⁹. »

Je terminerai cette première chronique par une autre réplique savoureuse. Un jour, le même Pierre Daviault fit venir à son bureau Ernest Plante (1912–1993)



Fig. 6 Rodolphe Girard



Fig. 7 Ernest Plante

Squatters on the Hill

In the 1930s, during the Great Depression, two translators from Montréal hoped to save money by not renting a room in Ottawa. At the time, translators, especially those in the parliamentary units, did not all live in the capital. Some came to Ottawa only for the parliamentary sessions. Our two clever fellows, Charles Édouard Duckett (1886–1964) and Eduard Maubach (1894–1955), managed to slip a couch into a large storage room in the West Block, and it was on this makeshift bed that these two cash-strapped fellows spent their nights.

Their scheme worked beautifully until the day when one of them got up in the evening to go where even a king cannot send his valet and found himself face-to-face with the cleaning ladies, who, in a panic, hustled off to report the intruders.¹⁷ It is not known what became of the couch.

As for the two squatters, since their scheme did not appear to be shameful malfeasance, it was not held against them and they kept their positions. Duckett would later be promoted to the position of Privy Council translation unit head, and Maubach would remain, until the end of the war, the only translator in the Foreign Languages Division, where, incidentally, he finished his career.

Tit for tat

Translators have a reputation, and rightly so, for being fine writers and witty individuals who know how to use words to convey the slightest nuances.

On a daily basis, they weigh words and their impact with “[Translation] an invisible set of finely calibrated intellectual scales.”¹⁸

One day Rodolphe Girard had a verbal set-to with Pierre Daviault, who said to him, “[Translation] My dear fellow, you are committing an anglicism.” The author of *Marie Calumet* replied, “[Translation] I would like you to know, learned colleague, that I know my French.” Daviault then retorted, “[Translation] Your French? Obviously. But it's *standard* French you should know.”¹⁹

I shall end the first article in this series with another amusing rejoinder. One day, the same Pierre Daviault asked Ernest Plante (1912–1993) to come

et lui dit : « Le dictionnaire donne comme “rare” le mot que vous avez employé dans votre traduction. » Et le traducteur de lui répondre du tac au tac : « Je le sais; il est rare aussi que je l’emploie²⁰. »

Le moins que l’on puisse dire est qu’ils ne manquaient pas d’esprit de répartie, ces traducteurs! ■

Je remercie Alain Otis, enseignant à l’Université de Moncton, pour ses commentaires et compléments d’information.

Source des illustrations

- Fig. 1 Centre d’études acadiennes, Fonds Hector-Carbonneau, P34-A3
- Fig. 2 Centre de recherche en civilisation canadienne-française, CRCCF, Ph129-120, détail
- Fig. 3 CRCCF, Ph129-121, détail
- Fig. 4 Collection personnelle de J. Delisle
- Fig. 5 *La Presse*, 5 avril 1924, détail
- Fig. 6 Photo du domaine public
- Fig. 7 CRCCF, Ph129-120, détail

Notes et références

- 1 Service qu’on appelait jusque vers la fin des années 1920 les « Livres bleus ». On y traduisait tous les textes parlementaires, à l’exception des Débats.
- 2 Hector Carbonneau, « Souvenirs d’un traducteur et lexicographe », *Cultures du Canada français*, n° 4, 1987, p. 80.
- 3 Lettre d’Alain Otis (23 octobre 2012) à Jean Delisle (Gatineau).
- 4 Information recueillie en 1983 auprès de la veuve du surintendant Henriot Mayer (1908-1982).
- 5 La première machine électrique fit son apparition en 1914 et la première machine à écrire portable en 1935.
- 6 À la suite de la décision du Cabinet du 25 octobre 1967.
- 7 *La Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick*, adoptée par l’Assemblée législative du Nouveau-Brunswick, *la Loi sur les langues officielles*, adoptée par le Parlement canadien, et *la Loi pour promouvoir la langue française au Québec* (Loi 63), adoptée par l’Assemblée nationale du Québec.
- 8 *Débats de la Chambre des communes*, 17 mars 1965, p. 12668.
- 9 La terminologie acquiert même le statut de nouvelle profession, reconnue par le législateur québécois. Voir Jean Delisle, *La terminologie au Canada. Histoire d’une profession*, Linguattech, 2008.
- 10 *Débats de la Chambre des communes*, 5 novembre 1964, p. 10008; 2 avril 1965, p. 13365-13366.
- 11 *Le Bulletin de l’Association technologique de langue française d’Ottawa* (1951-1957) et le *Journal des traducteurs* (1955-1965), précurseur de la revue *Meta*.
- 12 Hector Carbonneau, *op. cit.*, p. 80.
- 13 « Il y a le feu sur la Colline! », *L’Encyclopédie canadienne*, <http://www.thecanadianencyclopedia.com/featured/fr/il-y-a-le-feu-sur-la-colline>.
- 14 « À Ottawa, il se fait des dépenses folles en cadeaux inutiles », *Le Petit Journal*, 13 novembre 1949, Supplément, p. 15.
- 15 *Ibid.*
- 16 Anecdote recueillie par l’auteur auprès de Wilfrid Michaud, 1983.
- 17 Anecdote recueillie par l’auteur auprès de Frédéric Phaneuf, 1983.
- 18 Valéry Larbaud, *Sous l’invocation de saint Jérôme*, Gallimard, 1942, p. 82.
- 19 Charles Michaud, « Matière et forme », *Mémoire de la Société royale du Canada*, section I, 1945, p. 136. Texte remanié d’une causerie donnée à l’ATLFO le 17 décembre 1943.
- 20 Anecdote recueillie par l’auteur auprès de Frédéric Phaneuf, 1983.

to his office and told him, “[Translation] The dictionary indicates that the word you used in your translation is rare.” To this, the translator promptly replied, “[Translation] I know; that’s why I rarely use it.”²⁰

The least one can say is that there was no lack of quick-witted comebacks among these translators! ■

I would like to thank Alain Otis from the University of Moncton for the comments and additional information he provided.

Illustration sources

- Fig. 1 Centre d’études acadiennes, Fonds Hector-Carbonneau, P34-A3
- Fig. 2 Centre de recherche en civilisation canadienne-française, CRCCF, Ph129-120, détail
- Fig. 3 CRCCF, Ph129-121, détail
- Fig. 4 Jean Delisle’s personal collection
- Fig. 5 *La Presse*, April 5, 1924, detail
- Fig. 6 Public domain
- Fig. 7 CRCCF, Ph129-120, detail

Notes and references

- 1 Called the Blue Book section until the late 1920s, it translated all the parliamentary texts, except for the Debates.
- 2 Hector Carbonneau, “Souvenirs d’un traducteur et lexicographe,” *Cultures du Canada français*, No. 4, 1987, p. 80.
- 3 Letter from Alain Otis (October 23, 2012) to Jean Delisle (Gatineau).
- 4 Information gathered in 1983 from the widow of Superintendent Henriot Mayer (1908–1982).
- 5 The first electric typewriter appeared in 1914, and the first portable typewriter, in 1935.
- 6 Further to a Cabinet decision of October 25, 1967.
- 7 The *Official Languages Act of New Brunswick*, enacted by the Legislative Assembly of New Brunswick, the *Official Languages Act*, enacted by the Parliament of Canada, and the *Act to Promote the French Language in Quebec* (Bill 63), enacted by the National Assembly of Quebec.
- 8 *House of Commons Debates*, March 17, 1965, p. 12478.
- 9 Terminology even acquired the status of a new profession, recognized by Quebec’s legislature. See Jean Delisle, *La terminologie au Canada. Histoire d’une profession*, Linguattech, 2008.
- 10 *House of Commons Debates*, November 5, 1964, p. 9820; April 2, 1965, pp. 13175–13176.
- 11 *The Bulletin de l’Association technologique de langue française d’Ottawa* (1951–1957) and the *Journal des traducteurs* (1955–1965), the precursor to the journal *Meta*.
- 12 Hector Carbonneau, *op. cit.*, p. 80.
- 13 “Fire on the Hill!,” *The Canadian Encyclopedia*, <http://www.thecanadianencyclopedia.com/featured/fire-on-the-hill>.
- 14 “À Ottawa, il se fait des dépenses folles en cadeaux inutiles,” *Le Petit Journal*, November 13, 1949, Supplement, p. 15.
- 15 *Ibid.*
- 16 Anecdote related to the author by Wilfrid Michaud, 1983.
- 17 Anecdote related to the author by Frédéric Phaneuf, 1983.
- 18 Valéry Larbaud, *Sous l’invocation de saint Jérôme*, Gallimard, 1942, p. 82.
- 19 Charles Michaud, “Matière et forme,” *Mémoire de la Société royale du Canada*, section I, 1945, p. 136. Reworked text of a talk given to the Association technologique de langue française d’Ottawa (ATLFO) December 17, 1943.
- 20 Anecdote related to the author by Frédéric Phaneuf, 1983.